

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 42

Artikel: Salut !
Autor: Nel., J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

où le premier train de la journée s'apprête à partir. Les hommes d'équipe vont et viennent ; personne ne se presse ; on remplit le fourgon, après quoi l'on fait un bout de causette avec les voyageurs debout sur le quai. Il est huit heures du matin quand nous partons. Nous allons vers Pontarlier où nous n'arrivons qu'à une heure de l'après-midi. Une demi-journée de voyage pour franchir une distance égale à celle qui sépare Lausanne de Genève !

Quoi de plus joli qu'un petit train de province quand vos affaires ne vous appellent nulle part et que vous avez tout le temps d'observer le paysage ou d'écouter les conversations de vos compagnons de route.

À l'entrée des tunnels comme au départ des stations, la locomotive siffle éperdument. Et ce sifflet est tout pareil au cri d'une bête blessée. D'abord c'est un appel aigu suivi d'une plainte déchirante qui se termine par un gémissement lamentable. À la montée, la locomotive s'époumonne et semble remuer un tas de vieille ferraille puis, à la descente, elle se précipite sur la voie avec la rapidité d'un express.

Au départ, il y avait peu de voyageurs. Cependant, chaque station a fourni son petit contingent : paysans, commerçants, hommes d'affaires, gens du peuple, venant d'Ornans ou d'ailleurs et se rendant à Gilley, Morteau ou Pontarlier. À peine installées, deux paysannes ouvrent le panier des provisions et mangent paisiblement le pain et le fromage qu'elles arrosent de ce joli petit vin du Jura — seule et unique ressource des pintes franc-comtoises.

À la station de Valdahon, des permissionnaires envahissent le wagon. Ayant déposé leur musette dans le filet, ils s'étendent sur les banquettes et fument le tabac de la régie.

Cependant, derrière moi, la conversation est animée. On parle de la guerre marocaine, du change et des projets financiers de M. Caillaux.

Un monsieur à moustache grise, gilet blanc et ruban rouge à la boutonnière, parlé avec autorité, tandis qu'un jeune homme — un employé de l'administration, sans doute — lui donne la réplique. Les deux interlocuteurs sont loin d'être d'accord sur l'efficacité des mesures que prend le ministère des finances. Alors la conversation dévie et, peu à peu, le vieux monsieur rappelle ses souvenirs :

— Ah ! voyez-vous, mon ami, le bon temps, c'était quand nous allions en Suisse avec nos billets de banque. À ce moment-là, nous étions au-dessus du pair et nous regardions avec un peu de dédain ces billets verts avec « le faucheur » que vous connaissez. Ah ! ces bons Suisses, vous leur présentez maintenant un billet de mille francs, c'est à peine s'ils vous donnent deux « faucheurs » et un « bûcheron ». Vraiment, c'est à désespérer de notre monnaie !

— Ce temps passera, réplique le jeune homme en dépliant le *Quotidien*. La France est un pays riche, que diable ! tandis que la Suisse...

— Eh ! bien quoi ?

— La Suisse, c'est un petit pays de rien du tout, où l'on ne fait pas trois ou quatre pas sans être à la frontière !

Le train traverse maintenant le camp de Valdahon, long de 20 kilomètres. Un avion évolue dans le ciel et la conversation tombe. On se penche, on regarde, on fait des signes d'amitié aux soldats groupés par escouades.

Ensuite, sur le même ton badin et enjoué, la conversation reprend. Après avoir passé en revue les grandes puissances, et l'humanité tout entière, mes compagnons tombèrent d'accord pour dire que la vie était dure partout, excepté pour « les Américains, les Anglais et les Suisses, qui gagnaient de l'argent à ne rien faire ! »

J'eus le regret de les voir descendre tous deux en gare de Gilley.

×

Ce pays, où le village de Gilley égrène ses maisons toutes pareilles à nos fermes neuchâteloises sur un grand plateau incliné vers le Doubs, rappelle le Val-de-Ruz. Ce sont les mêmes croupes boisées, limitant de vastes prairies où l'on fait encore les foin. Puis le train re-

monte la rivière et le lent voyage reprend à travers une contrée pittoresque, semée de pâturages et de forêts.

Enfin, c'est Pontarlier, puis, au-delà, le défilé de la Cluse, la montée des Hôpitaux-Neufs, la descente sur Jougue, la frontière et le pays.

Jean des Sapins.

C'EST L'AUTOMNE

*Din dine et don ! dine din don !
D'où nous vient ce bruit de sonnaillies
Qui se propage en nos vallons
À travers prés, champs et broussailles ?
Din dine et don ! dine din don !
Des troupeaux de nos environs,
C'est l'harmonieux carillon !
Il se mélange aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

*Din dine et don ! dine din don !
La campagne est ensoleillée ;
Voici l'automne, et les forêts
De pourpre et d'or sont habillées !
Din dine et don ! dine din don !
Voyez là ces braves lurons,
Qui ensemencent les guérêts !
Leur chant se mêle aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

*Din dine et don ! dine din don !
Des clochettes, la sonnerie,
Nous prédit la fin des beaux jours,
Des jours heureux, de flânerie !...
Din dine et don ! dine din don !
Sous la cendre, pomme ou marron
Doucement cuisent tour à tour !
Leur bruit se mêle aux gais fredons
Des bovairons !
Din dine et don ! dine din don !*

Louise Chatelan-Roulet.

NOUVEL HORAIRE

CE matin, j'ai allumé mon feu avec mon horaire d'été. C'est un moment pénible, cette séparation d'avec un vieil ami de voyage. Ensuite, je suis allé en quérir un tout neuf qui présidera à mes pèlerinages d'hiver.

Pas de nouvelles lignes, bien sûr, pas de baisse des tarifs non plus. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si le petit train qui m'emporte vers Noël, ma douce amie, correspond toujours avec l'express de... Sinon, je serai dans l'obligation de hanter les restaurants de la petite ville, à moins d'errer dans l'air cruel des rues désertes...

Nouvel horaire ! Quel est le meilleur ? Celui du patriote, placé sous l'invocation d'un grand soldat du temps jadis ? Celui dont le nom est tout un programme de célébrité ? Où le dernier né, qui prend un pseudonyme parmi les points cardinaux ? Le nom ne fait rien à l'affaire : tous les trains, dans tous les horaires, promettent de partir à l'heure et d'arriver en temps voulu. On part, on est sûr d'arriver. C'est beau, cette sécurité !

Ce qu'il y a de mieux dans ce bréviaire du voyageur, ce sont les réclames. On vante la machine X ou Y qui est utile à tout le monde, puis l'assurance *** que chaque citoyen doit conclure pour ne pas mourir sans laisser un souvenir doré à sa famille. Bien qu'on ne vous dise pas comment on se les procure, vous pouvez placer vos capitaux à la Banque Z. On vous indique aussi où l'on peut manger de bons morceaux ou déguster de fines gouttes...

L'horaire est l'ami parfait du voyageur solitaire. Il n'y manque plus qu'un calendrier pour noter les jours de voyage et, peut-être, un supplément artistique : quelques tableaux modernes dont il faudrait trouver le sens ! De quoi s'occuper entre Paris et Milan !

Horaire aux feuillets bien nets ! Que de secrets tu renfermes ! Horaire de mystère ! Nous partons, mais arriverons-nous au havre ?

Partir ! c'est mourir un peu !

St-Urbain.

De la circulation. — !!!...

— Eh ! Quoi, ça vous étonne ?

— !!!...

— Ne savez-vous donc pas que la chaussée appartient tout d'abord aux autos, aux camions, aux motos, et... s'il reste de la place, aux chars et aux chevaux.

— !!!...

— Parfaitement, de même vous ne devez pas ignorer que les trottoirs sont exclusivement réservés aux poussettes, aux vélos, aux chars à bras et surtout aux trotinettes.

— !!!...

Eh ! bien, quant au piéton, comme vous l'appellez, il est question de créer pour lui un vaste tube d'aspiration, souterrain ou aérien. Il n'aura qu'à entrer dans la cabine dont lui seul aura le droit de posséder une clef ; il refermera soigneusement la porte. Hop ! il sera happé par l'aspirateur et transporté en un clin d'œil à destination.

— !!! Oui, tout de même, le progrès est une bien belle chose !

O. D.

La chantelue. — !!!...

Alors quoi, vous vous figurez que ce menu n'est pas suffisant ! trois viandes bien cuites par moi, le grand Georges, cuisinier diplômé ! Mais vous n'y connaissez rien !... vous ne pouvez pourtant pas prétendre que pour ce prix, je vous serve encore des « chantelues » !...

— ???...

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est ! Eh bien ! c'est une espèce d'oiseau qui plante son bec dans la terre et qui siffle avec son... « amour propre ».

O. D.

SALUT !

CEST un mot de politesse entre amis. C'est aussi l'hommage au drapeau. C'est encore un terme d'édification cher aux pasteurs, et il y a une Armée qui porte son nom. Dans aucune de nos pièces locales, on n'oubliera des petites phrases comme celle-ci : Salut, Jean ! Cela remplit de joviale humeur. Cela veut dire : Te voilà ! quel plaisir, serrons-nous la main et, si tu es d'accord, allons boire un verre, ici, tout près ; nous causerons d'un peu de tout pendant au moins un bon quart d'heure. Il arrive que ni l'un ni l'autre n'en aient le temps et même ne s'arrêtent pas une minute. Le mot est parti, sonore, ou ambigu aussi quand on le prononce, non plus devant Jean le sincère, mais devant un X... aux allures énigmatiques. À quoi bon ce salut adressé par convention et dans lequel peut-être il n'y a rien, absolument rien qu'une bulle d'air ! Oui, mais ne rien dire, s'abstenir de tout salut, paraîtrait bizarre, grossier. En est-on bien sûr ? Et ne serait-on pas, là-aussi, victime d'une convention ? Il n'est point du tout certain que celui à qui je ne tire pas mon chapeau soit dépourvu de mon estime ; peut-être est-ce simplement parce que l'idée qu'il tient à mon signe ne me vient pas à l'esprit. Il vaut mieux rester discret même dans le salut ; on s'assure plus volontiers ainsi de sa sincérité. Ah ! certes, il y a de bonnes gens qui savent si bien dire : Salut, qu'on ne pourrait faire autrement que de leur répondre : c'est contagieux. Mais si, distrait, je regarde la lune au moment où passe un de mes amis — on en a plus qu'on ne le croit — il serait ridicule s'il m'en voulait. Une autre fois, je ne serai pas distrait et je me rattraperai en hurlant : salut, mon bon, comment ça va-t-il ? Les chiens, quand ils se rencontrent, se saluent et, s'ils aboient, c'est la plupart du temps, une manifestation qui n'a rien à voir avec la politesse. Saluons-nous donc le mieux, le plus équitablement possible et surtout que ça parte du cœur, surtout quand il s'agit du salut au drapeau. Non pas que je sois militariste, mais il me semble que cet emblème est bien réellement celui de la patrie, et que la patrie, c'est tout ce que nous aimons. Salut ! glaciers sublimes, vous qui montez aux cieux !... Ils sont à nous, nous en sommes fiers. Nous leur devons une politesse.

Ce que c'est que la puissance d'un petit mot, dit bien à propos. L'intonation doit être faite sur une note agréable. Si la voix est rauque ou cotonneuse, alors on se pose mille questions pour savoir si le salut est juste ou si le canal d'amenée est détérioré. Le salut des yeux est encore

plus compliqué. Il y en a de fort déplaisants, derrière lesquels bout une cervelle d'une santé douteuse. Il en est même qui sont une offense. Le schmolitz en fait une grande consommation, de saluts. Ils en deviennent parfois encombrants. Je crois que les chapeliers ne les aiment guère, ils préfèrent les saluts cérémonieux, ceux qui exigent une tension du bras et la pression de la main sur quelque rebord voué à une prompte usure. Le salut n'est pas l'âme du commerce. Il n'a besoin d'aucun intermédiaire pour faire hausser les prix, il n'est même pas sur le marché. Comme le nu-tête, il est nature. Or vous le savez, tout, absolument tout, est dans la nature. Que notre salut sache s'y comporter. Mon cher Conteur, salut ! J. Nel.

UNE HISTOIRE DE LOUP

NE histoire de loup mérite de l'attention et du sérieux. On ne peut traiter de telles histoires à la façon de certains contes de bonne femme ou des histoires de revenants. Les revenants, tout bien considéré, n'existent que dans l'imagination des naïfs qui y croient et en tremblent. Les loups, eux aussi, ont existé dans l'imagination de pas mal de gens de notre beau pays en ces rudes périodes de neige et d'hiver sévère où ils descendaient en plaine pour l'effroi de chacun et l'émulation de nos tireurs. Beaucoup d'entre les vieux ont de beaux souvenirs de ces battues au loup. Et dans la plupart des cas, le loup y était bel et bien, on l'avait vu rôdant auprès des fermes, on avait constaté ses déprédations, ses larcins, on l'avait aperçu dans le bois, sinistre et menaçant, on le suivait à la piste.

Le prenait-on ? Le tuait-on ? Pas toujours. L'animal est rusé, habile et souple, il sait dépisser chasseurs et limiers.

Mais un fait reste certain : le loup rôdait, chacun avait cru le voir, ou plutôt chacun l'avait vu.

— Bigre !... Pour ce qui est d'avoir vu le loup, moi, je l'ai vu, affirmait Constant Rabiet des Essartés, de sa voix la plus puissante, avec son geste le plus solennel... Pas plus tard que la dernière nuit, la bête, une bête de grande taille, fourrait autour de notre maison... Je me levais déjà pour lui faire son affaire quand elle a filé par le coin, derrière le bois.

Constant contait la chose à Jean Berthet, le syndic de la commune de Bretolles-les-Bois. Jean Berthet est un de ces hommes qui n'ont pas froid aux yeux.

— Ça se peut, dit-il... Les loups sont descendus, c'est certain. Le froid pique et la neige est dure. Pour ce qui est de ton loup, Constant, tu aurais dû t'assurer, vérifier le fait en examinant les traces de la bête sur la neige.

— Bien sûr, diable ! Mais depuis le passage du loup, la neige s'est mise à tomber... et comment. Toutes les traces ont disparu. N'empêche que j'ai vu la sacrée bête... Et qu'un peu plus tard, je l'entendais hurler par la clairière des Ostiaux.

Sans avoir aucune méchanceté, loin de là, Constant, fils unique, très à son aise, célibataire et bon parti, était loquace et vantard en diable. Il avait toujours tout vu, tout deviné avant les autres, il savait déjà tout ce qu'on lui racontait. Il ne faisait pas beau le contredire ni l'offenser, car il avait, comme ceux de son sang, la tête près du bonnet. Pour de la tête, si l'on entend par là le jugement et l'intelligence ouverte, il en avait à coup sûr, beaucoup moins que de langue. Ah ! quelle tapette, quelle tabousse, mes amis. Ce qu'il pouvait en débiter, ce Constant, de cette voix métallique, un peu âpre et sèche, qui, trop souvent, vous portait sur les nerfs.

Cette manie de blaguer, de parler, lui faisait des ennemis.

Avec ça, beau garçon, des yeux caressants, un sourire charmeur. Il contait fleurette à toutes les filles du village qui n'eussent dû l'écouter que d'une oreille, le sachant léger et volage comme le papillon. Elles ne se laissaient pas moins prendre à ses propos, comme des folles qu'elles étaient.

Par un de ces hivers neigeux de ces dernières

années, les loups, en chair et en or, étaient descendus, pressés par la faim et rôdaient dans les bois environnants le village de Bretolles, un bon petit village qui, pour cause, n'a pas fait, jusqu'ici, trop parler de lui. Les loups, on les avait vus et dépietés. Deux surtout, de grands exemplaires du genre, efflanqués, maigres, hurlant à la lune, n'avaient rien de rassurant. Fritz Aubach, qui élevait des moutons, avait vu disparaître deux de ses bêtes, enlevées par ruse, avec l'habileté et la dextérité propres à ces féroces larrons.

Les hommes de Bretolles, sous la conduite du syndic Jean Berthet, organisèrent des battues. Naturellement, Constant fut des premiers.

Jamais bavard ne bavarda davantage.

— Vous vous y prenez mal, disait-il. Il faut être plus rusés que la bête... Il faut l'attirer par un appât, c'est le seul moyen de le charger...

— Tais-toi, disait Jean Berthet. Et si tu continues à blaguer ainsi, on te priera de rester chez toi. Avec ta maudite langue, tu fais fuir le loup.

— Fuir le loup ? disait Constant, indigné... Ce qui fait sauver la bête, c'est que vous êtes trop d'hommes à la fois pour les battues... Deux ou trois gaillards courageux, il n'en faut pas davantage.

— On t'y enverra tout seul.

— Ce n'est pas ce qui m'épouvantait, diable ! faisait Constant, piqué et échauffé... Encore une fois, pour ce qui est d'avoir vu le loup, et de tout près, je l'ai vu, ce qui s'appelle vu... Et c'est au moment où je prenais mon fusil pour l'ajuster que cette gueuse de bête a déguerpi... Après tout, un loup, ça n'est pas si terrible... Il suffit d'être crâne et de fondre droit sur lui...

On laissait dire Constant. Chercher à lui fermer le bec, c'était le lui faire ouvrir plus largement, et il n'était certes, nul besoin de ça.

Toujours est-il que les battues se succédaient et qu'on ne prenait pas le loup ou les loups, car ils étaient deux au moins. Ces indésirables visiteurs étaient-ils remontés vers les hauteurs ?

En ce temps-là, notre Constant faisait une cour sérieuse à la Fanny Audétat, la fille du défunt boursier. Contant fleurette à toutes les filles, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avait été bel et bien charmé par la Fanny, une belle fille, bonne aussi et travailleuse, avec des écus dans son tablier, ce qui ne nuit jamais à personne.

Oui, Constant était pris par le cœur. Le capricieux papillon aimait sérieusement, peut-être pour la première fois.

Quant à la Fanny, bien qu'elle vit les défauts de Constant, qu'elle fût offusquée de ses airs importants et surtout de sa « blague », elle se laissait peu à peu prendre à ce filet de l'amour qui tisse ses mailles à votre insu.

Elle était combattue, elle hésitait et, bien que Constant la pressât, elle n'avait pas encore dit « oui ».

— Décide-toi, Fanny, mon amour, répétait notre tireur. J'ai mis à tes pieds mon cœur et ma vie... Tu auras en moi le plus tendre des époux, un ami des jours difficiles et le protecteur au bras fort qu'il faut à une femme dans les luttes de la vie. Aimer et protéger, n'est-ce pas là le rôle de l'homme, du mari ?

Et bien que Constant se fit chaque jour plus éloquent, la Fanny ne se décidait pas, tant le cœur de la femme reste caché et plein de mystère.

Le malheur était qu'Auguste, le frère de Fanny, l'un des tireurs des battues, ne pouvait « sentir » Constant, ayant « de lui par-dessus la tête ».

— Ne me donne pas ce blagueur-là pour beau-frère, disait Auguste. Joli garçon, il l'est ; riche, il l'est aussi plus qu'il ne veut le dire. Pour des qualités, il en a, bien qu'il ait plus de vaillance sur la langue que dans le caractère... En fait de mari, Fanny, tu peux trouver mieux, même à Bretolles.

— Ne me parle pas ainsi de lui, Auguste, répondit Fanny, cela me fait de la peine... Pour ce qui est de mon mariage — qui n'est pas encore fait — je suis assez grande fille pour en juger,

sans avoir besoin, là-dessus, des conseils de qui que ce soit.

Auguste se le tint pour dit et se tut. Sa sœur, en répondant de cette façon était devenue toute rouge, sa voix avait tremblé et une larme avait brillé au coin de ses yeux. Auguste se dit qu'il avait de fortes chances, si chance il y avait, de se voir coiffé de Constant comme beau-frère.

(A suivre.)

Ad. Villemard.

ROYAL BIOGRAPH. — Le Royal Biograph présente cette semaine un film qui émerveillera chacun : « *L'Enfer de Dante* », le monument le plus grandiose de la cinématographie. Ce film tiré de la Divine Comédie est une œuvre des plus formidables. De très originales scènes se déroulant dans des décors appropriés : cavernes étranges éclairées par des flammes, âmes nues pourchassées par des démons querelleurs, âmes de suicidés changées en arbres tordus de désespoirs. « *Pour un collier de perles* » est une comédie dramatique d'une action prenante. — Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 18 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

THEATRE LUMEN. — Au programme de cette semaine, il convient de mentionner en tout premier lieu un film unique en son genre « *La Traversée du Grépon* », le sujet du film tourné par A. Sauvage, avec le concours précieux du regretté guide Alfred Couttet, est d'une simplicité héroïque. Une poignée d'hommes en face de la montagne ironique se propose de la vaincre. — « *Quelqu'un dans l'Ombre* » est un histoire triste en 4 parties, qui commence par des épisodes gais et finit par une mort. — Comme l'on peut s'en rendre compte, le programme est des plus attrayants et d'une haute valeur artistique. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 18 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

L'Almanach du Conteur Vaudois est en vente dans la plupart des magasins de village.



Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET - Gd-PONT

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez ?

Le Cetherbes Crespi

le meilleur des apéritifs

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUTELLERIE

Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stéphane BESSON**

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE